

DU BON USAGE DE LA GRÈCE ET DE ROME DANS LA LITTÉRATURE ENGAGÉE EN ALLEMAGNE AUTOUR DE 1800

*Jean-Paul BARBE**

Il n'est sans doute pas entièrement inutile de porter un regard d'ensemble, depuis la France, sur ce qu'a de spécifique l'intérêt que manifeste l'Allemagne à l'égard de l'Antiquité gréco-romaine en cette fin du XVIII^{ème} siècle et plus spécialement sur la façon dont ce regard va droit — ou pas si droit que cela — à une application politique ou se nourrit d'une inspiration politique, en un mot ce qu'il y a d'antique, et peut-être, de plus grec que romain, dans les différentes formes d'engagement politique et social des Allemands autour des années 1800. Bien sûr il y a eu des kilomètres linéaires de livres écrits autour de l'inspiration philosophique et singulièrement esthétique que les différents penseurs et poètes allemands ont puisée dans l'Antiquité et plus précisément dans la grécité en cette période-clé du "miracle allemand", mais bien peu y vont vu — autrement qu'en forme de parenthèse — ce qui touchait à la cité, et la plupart ont en outre soigneusement distingué, pour n'en suivre qu'un seul, les différents parcours individuels, y trouvant à chaque fois la marque d'une théo-et/ou anthropoponie : les schlegéliens, holderliniens, humboldtiens, goethéens ou schillériens. On aura donc moins de scrupules dans les lignes qui suivent à parler du climat général qui fait qu'une telle attraction et exploitation a lieu dans la classe intellectuelle allemande et à détailler les formes d'apparition de l'expression politique qui s'en inspire. On partira de la langue et aboutira à la langue, au grec spécialement et à son bon usage dans le discours polémique ou théorique de la littérature engagée de ces années, on délaissera pour cela la mythologie proprement dite pour s'intéresser plus au traitement de l'histoire. En outre, plutôt que d'ajouter aux longs développements déjà suscités par le drame ou le lyrisme, on se concentrera sur des hommes, Klinger et surtout Seume, moins ou peu connus et à des modes d'écriture peu étudiés tels que l'aphorisme.

Partir de la langue, c'est reconnaître que le statut du latin et du grec est en Allemagne d'alors différent de ce qu'il est en France. On ne peut que constater un commerce bien plus intense qu'en France, et public, laïcisé, avec les lettres et les langues classiques, y compris d'ailleurs l'hébreu. Les raisons peuvent en être recherchées dans la concurrence des systèmes éducatifs, la formation spécifique des futurs pasteurs (ou pasteurs "ratés", puisqu'aussi bien nombre d'étudiants d'alors commencent leurs études universitaires par la théologie pour ensuite l'abandonner au profit d'activités plus "laïques") en milieu

* Université de Nantes.

protestant, le principe du sacerdoce universel qui fait de chaque chrétien un théologien à même d'interpréter y compris dans ses langues originales la Bible ; parallèlement l'existence d'un enseignement de l'histoire avant l'Université et à l'Université alors qu'on doit attendre la Révolution en France pour voir l'équivalent se produire¹. Ce n'est donc pas une image si l'on appelle alors Leipzig l' "Athènes des bords de la Pleiße". Ajoutons-y pour expliquer le développement de ce "Drang nach Süden" culturel, des phénomènes contemporains tels que la présence autrichienne réformatrice éclairée en Lombardie ou en Toscane, le refuge que constitue Vienne pour les Grecs en mal d'indépendance en cette fin du XVIIIème siècle, l'usage du latin comme *lingua franca* administrative dans les territoires autrichiens non germanophones (cf. la Pologne, avec la devise de Th. Kosiuszko : "*Malo libertatem periculosam quam servitatem securam*" ou encore les nobles hongrois frondant au moment de la Révolution au cri de "*hoc ibit*" : "ça ira").

Mais il y a aussi important : l'analogie structurelle du latin et de l'allemand, mais encore plus du grec et de l'allemand : langues à flexions, mais avec un système d'articles, langues où les phénomènes d'intonation et de quantité jouent un rôle important. Fichte et d'autres diront que ce sont les deux seules vraies langues. En tout cas, les contemporains en font de véritables cures. Goethe écrivant à Herder en 1772 déclare "Depuis que je sens la force des mots $\sigma\tau\eta\theta\omicron\varsigma$ et $\pi\rho\alpha\pi\acute{\iota}\delta\epsilon\varsigma$, un monde nouveau s'ouvre devant moi" avant de déclarer dans le même temps que la véritable force d'une notion s'appréhende à travers le mot grec qui est ainsi une sorte d'intensif, comme on dirait "fouailler" pour "fouetter". Le sommet de la "maîtrise" est ainsi de l'appeler $\acute{\epsilon}\pi\iota\kappa\rho\alpha\tau\epsilon\acute{\iota}\nu$ ².

Cette intense réception se manifeste de nombreuses façons très contrôlables. C'est d'une part, la présence de la lecture des grands grecs dans la prose romanesque ou théâtrale. Homère chez Werther mais aussi Plutarque dans les *Räuber* ou mieux encore, dans ce grand succès qu'est le roman de brigands écrit par le beau-frère de Goethe, Vulpius, en 1798, le fait que le héros dont le roman tire son titre, Rinaldo Rinaldini, est un homme du peuple dont le sens de la révolte s'est forgé à la lecture de Plutarque, Tite-Live et Quinte-Curce. A l'autre bout, noble, de la chaîne on a le héros de Hölderlin Hyperion en qui les premiers principes de l'amour de la liberté grecque sont mis en tête par son maître Adamas à travers Plutarque. Mais c'est aussi la fréquence de fragments de discours original latin, ou grec dans la phrase allemande écrite du discours intellectuel. Je ne donnerai que deux preuves cocasses de cette omniprésence dans le discours : c'est G. Seume pressé lisant devant un ami "Antipolen" là où il n'était question que d'"antilopes" ou mieux encore la boutade célèbre de Lichtenberg sur le philologue qui, partout où il avait dans le texte "angenommen" ("à supposer que"), lisait "Agamemnon" !

Mais tout ceci ne serait sans doute pas décisif s'il n'y avait là en outre à l'œuvre les différents éléments d'une puissante analogie structurelle plus spécialement entre monde grec et monde allemand. C'est — pour aller à l'essentiel — l'idée d'un monde éclaté politiquement qui n'a d'unité que dans sa conscience culturelle commune (l'idée préfigurée de la "Kulturnation" théorisée ensuite à la fin du XIXème siècle) et qui ne trouve de voie fédérative que dans un projet culturel : aux amphictyonies répondent les innombrables projets, de Wieland et Klopstock aux rois de Bavière, concernant Académies, musées, théâtres nationaux allemands qui tiendraient lieu de foyer culturel commun épisodique ou "tournant". Mais c'est aussi une situation linguistique où une *koiné* culturelle, le "hochdeutsch" cohabite avec des parlers dialectaux très puissants (d'ailleurs on verra au XIXème plusieurs tentatives d'adapter des pièces grecques en dialecte ; *Les Acharnéens* en allemand méridional par exemple). C'est enfin une polarisation Rome-Athènes, de plus en plus fréquente, qui est censée évoquer les relations ambiguës que l'Allemagne entretient avec la France : elle lui est soumise

¹ Cf. G. Gusdorf, *L'avènement des sciences humaines au siècle des lumières*, Paris 1973, p. 189-193 et *passim*.

² Cf. Goethe *Briefe*, Hamburg 1962, vol. 1, p. 131.

matériellement mais rêve de la conquérir en esprit, à l'image de ce que dit Horace dans ses *Épîtres* : *Graecia capta ferum victorem cepit*³.

La place centrale qu'occupe l'Antiquité gréco-latine en ces années se révèle aussi à travers le non-littéraire, bien sûr dans les projets de Schinkel, les dessins de Gilly, mais aussi dans l'usage cryptique qu'en fait tel ou tel mouvement secret, comme les Illuminés de Bavière qui cartographient tout leur réseau allemand en le baptisant de noms latins et grecs (préfecture d'Achaïe etc.), comme cet éphémère mouvement radical contemporain de la Révolution, les Evergètes, qui datent leur correspondance de la mort de Socrate, usage cryptique et ludique aussi celui de la simple utilisation de l'alphabet grec pour faire passer un message politique dans une note pseudo-savante chez un satiriste comme Rebmann (on a en France l'équivalent graphique avec la phrase "il est libre" en alphabet grec sur tel dessin révolutionnaire)⁴.

Ce vif intérêt se manifeste enfin pleinement dans le monde des lettres avec un vaste mouvement de traductions, renouvelées, controversées, avec des éditions souvent bilingues, qui rendent accessibles dans les meilleures conditions philologiques, les auteurs classiques. Homère d'abord et Pindare, les tragiques jusqu'à — dans les temps de la Révolution et ce n'est sans doute pas un hasard — Aristophane, naguère délaissé, et Lucien : deux grandes découvertes, facilitées par Wieland. A côté des traductions, les véhiculant parfois d'ailleurs, un grand nombre de revues paraissent qui prennent position par rapport à l'Antiquité et en portent la trace dans leurs titres que ce soit *Le Nouveau Mercure Attique*, *Les Hores*, *Les Propylées*, etc. Des confrontations violentes s'y déroulent. Ainsi au moment de la parution dans le *Mercure* de Wieland du poème de Schiller "Les Dieux de Grèce", attaqué de gauche (si ! il y a un progrès historique) et de droite (non ! cet âge d'or de l'Antiquité n'est pas le vrai paradis) ou à propos de la préface des *Hores* en 1795. L'histoire n'est pas en reste avec par exemple un Meiners et son *Histoire de la Décadence des Grecs* de 1795 ou son *Spartacus* de 1802.

Tel est le cadre. Comment les différents écrivains s'y situent-ils et à quoi l'Antiquité les fait-elle s'engager ? On citera d'abord pour mémoire le cas des Olympiens idéalisants Schiller et Goethe. L'un et l'autre, après avoir, *Stürmer*, jeté leur gourme pindarique ou plutarquesque, construisent un édifice esthétisant, celui des *Lettres sur l'éducation esthétique*, d'*Iphigénie en Tauride*. Schiller, après avoir essayé de réhabiliter le chœur antique dans la tragédie allemande, termine en se rapprochant de plus en plus du destin tragique illustré par les Atrides (ainsi dans *Demetrius*, ce que beaucoup de néo-classiques progressistes lui reprocheront). Goethe, lui, aura le temps d'évoluer et d'intégrer mieux les contradictions de l'Antiquité et celles de son regard sur elle. "Engendré de nouveau" comme il l'affirme par son voyage en Italie de 1786, il essaie de concilier les extrêmes (*Voyage des fils de Mégaprazon*, *Pandora*). Un troisième compère, W. von Humboldt, le linguiste et réformateur pédagogique, idéalise aussi tant qu'il peut, comme le montre bien l'œuvre, inédite de son vivant, *Latium und Hellas*.

Mais il y a place pour autre chose dans le champ intellectuel allemand. C'est tout d'abord, mais cela a été tant étudié déjà, la captation goulue par les jeunes romantiques de l'héritage antique. Un de ces membres du "comité de salut public universel" comme il se nommait, F. Schlegel, parviendra en quelques années jusqu'au bout d'une réflexion qui lui fait écrire l'*Essai sur le républicanisme*, plus inspiré toutefois de la France révolutionnaire, antiquisante certes, que de l'Antiquité directement. Hölderlin bien sûr

³ Horace, *Épîtres* 11, 1, 165.

⁴ Cf. A. Jacques/J.-P. Mouilleseaux, *Les architectes de la liberté*, Paris 1988, p. 63 : $\text{ΙΛ ΕΣΤ ΛΙΒΡΕ} = \text{Il est libre}$.

doit être aussi nommé, mais fort glosé, il exprime un engagement très global dont les aspects politiques et sociaux proprement dits sont peu visibles ; il ne s'agit pas d'une littérature qui se veut directement opératoire, elle veut plutôt communiquer un enthousiasme, une passion relativement indifférenciée.

ooo0ooo

Mais il est d'autres écrivains qu'on se doit de réhabiliter (plus ou moins fortement) quand il est question des liens entre Antiquité et engagement politique : deux qui furent sans doute plus ou au moins aussi connus et appréciés de leur temps que Goethe et Schiller, Herder et Wieland ; deux autres enfin, relégués dès leur temps ou condamnés au silence : Klinger et Seume.

C'est Herder qui, d'emblée, avait senti que le rapport à l'Antiquité était un point névralgique. D'abord distant, (mais surtout des Romains et de leur imitation bancale - *schief*) ou utopique tour à tour (il veut faire en 1769 dans son *Voyage de Riga à Nantes* de l'Ukraine une nouvelle Grèce), il revient à l'Antiquité, et à la grecque, ou plutôt à la gréco-romaine stoïque, de plus en plus dans une visée humaniste et progressiste d'ensemble. Redescendant vers la Grèce à travers Rome, il y monte aussi à travers l'histoire naturelle et celle des cultures de l'Orient dans *Aussi une histoire* (1774) et surtout les *Idées* de 1784. "Le vrai *studium humanitatis*, ce sont les Anciens qui l'ont fondé", y lit-on⁵, et Athènes est la ville la plus éclairée, car de la variété des mélanges qui s'y sont produits a dépendu sa politisation (*politisch werden*)⁶ ; quant aux Amphictyonies, elles sont une fois de plus, comme chez Forster et bien d'autres, l'objet de louanges. Les *Lettres pour servir à la promotion de l'humanité*, qu'on considère comme le Vème livre des *Idées*, et qui décrit le développement du XVIIIème siècle s'inspire tout aussi largement de l'Antiquité en reliant celle-ci à la Révolution. Sans doute Herder a-t-il dû supprimer les *Lettres* les plus évidemment en faveur de celle-ci et se replier, face à la réaction woellnerienne, sur le front du réformisme des princes éclairés, mais c'est là aussi à l'antique, par Marc-Aurèle, le jeune Frédéric II et Joseph II interposés. Il défend dans ces *Lettres* l'Antiquité, précisément dans ses applications à la politique, contre "les mains assassines qui voudraient arracher de nos écoles les Anciens, parce que les jeunes gens y sont nourris d'idées républicaines, d'idées de liberté qui, comme ils disent, n'ont pas leur place dans nos États"⁷. Dans l'Antiquité, Herder voit les peuples plus que les individus, il ira même jusqu'à dire, s'agissant de l'art, que l'esthétique d'Aristote est un concentré de la pratique populaire du théâtre.

Dans *Adrastée* enfin, de 1801 à 1803, il pourfend le "conciliationisme" exprimé par Goethe dans *Paléophron et Néoterpe*. (Nous faisons ici une parenthèse mythologique, mais c'est Herder qui nous y autorise, le seul à avoir dès 1767 envisagé une "mythologie politique"). Sa réplique, *Aon et Aonis* montre comment Aon, le pouvoir archaïque ancien, disparaît. Comme l'avait montré déjà *Tithon et Aurore* de 1792 (paru dans les *Zerstreute Blätter*) où il est dit fort crûment que pue le cadavre des hommes et institutions qui ont fait leur temps⁸. Comme le montrera le *Prométhée délivré* qu'il publie en 1802 (avant Shelley donc), texte censé répondre au Prométhée de Goethe dans *Pandore*, et où le héros est réduit, à travers le couple Prométhée-Epiméthée, à la productivité bourgeoise et bonapartiste toute nue.

⁵ J. G. Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, trad. E. Quinet, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, 1827.

⁶ *Ibid.*

⁷ Herder, *Briefe zur Beförderung der Humanität*.

⁸ W. Rehm, *Griechentum und Goethezeit*, Berlin, 1936, p. 51.

Wieland est à côté de Herder la seconde grande figure qui engage l'Antiquité dans le siècle. Et avec un succès à rendre jaloux le reste du Parnasse. Les *Dialogues de Diogène de Sinope* en 1770 sont traduits dans toutes les langues, y compris en hongrois ; en France, il en existe onze traductions différentes. Avec lui c'est une autre attitude qui prévaut, une autre Grèce. Il s'agit là d'un véritable néo-hellénisme beaucoup plus nourri de réalité et de vie grecque que chez Herder, l'homme du survol encyclopédique. Cet hellénisme est contradictoire, d'un côté il est aimable, pense à une philosophie de la grâce, de la mesure, de la *moral venusty* chère à Shaftesbury, de la retraite tusculienne aussi ; de l'autre, il s'engage dans la société antique pleinement, la prenant à bras le corps, s'en riant, la détruisant, la reconstruisant, amoureux d'Aristophane, de Démocrite et de Lucien. Comme le dira W. Rehm non pas un "Wahlgriechen", un "Grec d'élection" à l'instar de Winckelmann, mais un "kritischer Gräzist", un "helléniste critique". Folie douce des utopies dans *Sokrates Mainomenos* de 1770, raison des utopies dans le "Bildungsroman" à l'antique qu'est *Agathon* (1766/67 ; 1773 ; 1794), satire de la bourgeoisie patricienne urbaine dans *Les Abdéritains* (1774-1780). Nullement limité à la Grèce puisqu'il traduit aussi magistralement Horace et Cicéron, Wieland considère comme inséparables les émancipations religieuse, morale et politique et les nourrit toutes trois de l'Antiquité encore que pas exclusivement (cf. son intérêt pour Shakespeare, etc.). C'est le message qu'il fait passer à travers ses traductions de Lucien (1787) et d'Aristophane (de 1797 à 1806) et c'est à l'évidence éminemment politique que de traduire avec préface les *Eupatrides* et de leur donner le titre *Ritter oder Demagogen* en 1793. A Lucien, Wieland ajoute ses propres romans : *Peregrinus Proteus* entre autres (1791), *Agathodämon* (1799) et *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains* (1801) que certains ont qualifié de roman le plus méconnu et le plus authentiquement antique de cette fin de siècle en Allemagne ; ce sont aussi d'innombrables *Dialogues des Dieux* ou *Dialogues entre quatre yeux* publiés inlassablement dans son *Mercur allemand*, où Wieland exerce l'allemand et la thématique politique aux variations d'une *agora* fictive et substitutive. Cette Antiquité véhiculée par Wieland est rien moins que mièvre, épithète qu'on a voulu postérieurement appliquer à cet auteur. Elle est au contraire roborative et civique, à sa manière.

ooo0ooo

J'ai choisi au-delà de ces grands noms, ainsi classés par rapport à l'antique et au politique, d'évoquer brièvement Klinger et moins brièvement Seume, deux écrivains que l'histoire a beaucoup moins retenus.

Klinger, ancien coryphée des *Stürmer* qui fait ensuite carrière à la cour de Saint-Pétersbourg comme directeur de l'École des Cadets, Klinger, jacobin de cœur et misanthrope d'idées, est constamment interpellé par la thématique antique. Il s'en nourrit mais de fort diverses manières tout au long de son existence littéraire. Dans les années 80 se succèdent *Médée à Corinthe*, *Médée au Mont Caucase*, *Aristodemos*, puis vient pour couronner le tout en 1790 *Damocles*. La citation mise en exergue est claire, pour qui comprend le grec puisqu'elle n'est pas traduite. Euripide y dit (*Supplices* 352):

καὶ γὰρ κατέστησ' αὐτὸν ἐς μοναρχίαν
'λευθερώσας τήνδ' ἰσώψηφον πόλιν.

"Car je lui ai (c.a.d. à la communauté) conféré le pouvoir et ai procuré aux citoyens liberté et égalité de droits". Le prologue qui fait suite est aussi explicite ; les derniers mots en sont : "il sera malaisé d'enchaîner un peuple qui se sent libre, veut être et rester libre!" L'intrigue se passe à Rhodes où un démocrate a institué un roi constitutionnel pour équilibrer le corps social, lequel roi s'autonomise en tyran, avec l'aide combinée d'un grand prêtre et de démagogues. L'aide du jeune Chariclès, formé tel un Saint-Just à Sparte, ne sera pas suffisante. Damoclès choisit d'accepter la mort que lui prépare le

complot. Du moins ses idées auront-elles, par-delà sa mort, éveillé le peuple à ses vrais intérêts. Une phrase résume peut-être l'esprit de la pièce et la nature de la pensée politique que Klinger tire de l'antique : "Entre mille obscures pensées une seule en ce sage brille d'un éclat lumineux : loi, équité et égalité de droits"⁹ : on aura reconnu νόμος, δίκη et ἰσονομία chers à Euripide.

Mais Klinger est aussi, l'âge venant et les déceptions s'accumulant, un critique acerbe de l'Antiquité et surtout de l'imitation de l'antique. Cela se manifeste dans *Considérations et Pensées*, une collection de 784 courts textes publiés de 1803 à 1805. "Ce que Pauw a écrit sur les Grecs", nous y dit-il par exemple, "et dont on critiquait la plupart du temps l'aspect paradoxal, Mitford vient de le transformer en vérité"¹⁰. Klinger poursuit en montrant que grands écrivains ou philosophes ne prouvent rien quant à la qualité du peuple où ils vivent. "Comment Aristide, Socrate, Platon, Xénophon, Euripide, Epaminondas, etc. s'accordent-ils avec les Grecs que Mitford nous dépeint au naturel ?"¹¹. On voit que Klinger allie ici les deux critiques, celle de Pauw dans ses *Recherches sur les Grecs* de 1788 où il dégonflait le mythe lacédémonien tel que par exemple l'entretenait l'*Encyclopédie* avec l'article de Jaucourt sur la Grèce — et Mitford qui dans son *Histoire de la Grèce*, parue de 1784 à 1818, s'emploie à démontrer que toute démocratie antique est pure supercherie et que seule compte l'oligarchie ou la royauté.

Mais si Klinger réfute l'imitation de l'antique, il en est l'émule, précisément dans la tonalité générale de ses aphorismes et pensées, dans une certaine rigueur et "virilité" de ton, dans une brièveté et économie de moyens qui est celle de la brachylogie : la pensée courte est comme la dictature très provisoire. Elle ne séduit pas comme le texte complet, et par là même, hégémonique .

Seume, lui, est à de nombreux égards représentatif du climat général philhellène qui règne chez les intellectuels allemands, mais il se distingue aussi notablement de la plupart d'entre eux et d'une manière qui fait penser à Klinger. Son parcours biographique le montre entièrement sous l'emprise du discours grec aussi bien au temps de son enfance et de sa scolarité que dans les vicissitudes de son existence ultérieure : recruté de force dans l'armée prussienne vendue aux Anglais pour leur guerre d'Amérique, il lit Virgile dans la hune du navire. Recruté de force à son retour à nouveau dans l'armée prussienne, c'est à un vers de Virgile griffonné sur le mur de la salle de garde qu'il devra d'être remarqué par un capitaine lettré qui allégera son sort, un vers mis par Virgile dans la bouche de la Sibylle de Cumès et qui résume bien son attitude antique : *Tu ne cede malis: sed contra audentior ito*.¹² Professionnellement correcteur chez le grand éditeur Göschen à Leipzig, il ne cessera de s'intéresser au sort des grands textes grecs. Enfin, et c'est là bien sûr le point qui nous intéresse, il en parle dans ses œuvres. Dans tous les genres, puisqu'il les pratique tous : dans la relation de son voyage en Italie qui connut un vif succès, - nous l'y voyons, figure paradigmatique de la nouvelle façon de voyager, se rendre à pied de Leipzig à Syracuse avec dans son baluchon les œuvres des grands classiques grecs et latins, répondant à qui l'interroge qu'il va lire Théocrite dans les lieux qui ont inspiré celui-ci - , dans certains poèmes également, mais surtout dans sa tragédie *Miltiade* de 1807 et plus encore dans les *Apocryphes*, écrits satiriques en prose datant des années 1806-1807, mais qui pour des raisons de censure ne paraîtront qu'après sa mort et expurgés en 1811, la reproduction intégrale datant de 1870¹³ et dans une *Préface* latine à un *Commentaire de Plutarque* perdu aujourd'hui.

⁹ M. Klinger. "Damocles", in *Klingers Werke in zwei Bänden*, Berlin 1970, vol. 1, p. 142.

¹⁰ Klinger, *Betrachtungen und Gedanken*, rééd. 1976, Hildesheim/New York, tome 4 : vol. 11 et 12.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Aen.* VI, 95.

¹³ Nous citons d'après la réédition en deux volumes *Seumes Werke in zwei Bänden*, Berlin-Weimar 1983 (4e édition), vol. 2, *Apokryphen*, p. 197 ss.

La Promenade à Syracuse, comme s'intitule malicieusement le récit de voyage, nous révèle bien des aspects de l'amour de la chose grecque, y compris dans ses aspects politiques. Récit fortement engagé, il mobilise les souvenirs, les rencontres avec l'Antiquité pour véhiculer un idéal démocratique républicain stoïque et déjà antibonapartiste.

La tragédie de *Miltiade*, de son côté, est construite autour d'un personnage frère des Damoclès ou Régulus. Elle offre cependant des différences sensibles avec l'œuvre d'un Klinger. D'une part, elle s'inspire bien plus de la réalité historique, sauf pour le suicide final du héros ; d'autre part, la langue est émaillée — et on le lui reprocha — d'emprunts qu'on peut appeler techniques à la langue grecque. C'est cet aspect d'exploitation linguistique du grec que l'on retrouve, mais cette fois-ci au premier plan, dans les *Apocryphes*. On y rencontre en effet un nombre imposant d'emprunts directs au grec ou de citations, plus ou moins longues, dans cette langue — le phénomène étant moins aigu pour le latin et encore moins pour le français.

On trouvera donc toute une néologie, superficiellement germanisée ou pas du tout : "akroase", "eutrapelie", "prosopolepse", "proscynèse", "autoschediast", "amphibion". Parfois les parasyonymes sont déclinés autour d'une notion, ainsi pour "esclave" : οϊκέτης, δοῦλος. Parfois l'auteur problématise le sens à attribuer au mot, ainsi dans le titre même des *Apocryphes*, pour commencer, terme auquel, contrairement à l'usage que nous connaissons, il applique le sens de "chose dont on ne sait que faire, qu'on ne sait où ranger". Il utilise aussi des termes grecs aux fins de métaphore satirique, ainsi quand il caractérise la censure comme "phimose" de l'esprit. Il en tire des effets comiques, ainsi quand il parle de sa capacité à déceler le caractère d'après la forme des nez, grâce à son "rhinoscope".

Plus intéressant est le fait qu'il réfléchit en même temps sur les emplois idéologiques du langage. Soit pour dire à propos de la "kalokagathia" qu'on ne parle que de ce qu'on n'a pas. Soit pour récuser le principe même de l'euphémisme généralisé ou de l'"euphémie" comme il dit. Soit pour s'interroger, politiquement s'entend, sur l'étymologie de tel ou tel terme. En effet, proclamera-t-il : "L'étymologie est l'étude la plus propre à éliminer les fantômes engendrés par l'escroquerie profane ou sacrée"¹⁴. Il opposera ainsi d'un côté à la série *Rex, roi, imperator, βασιλεύς, ἄρχων*, etc., expressions qui toutes ont un sens philosophique rapporté à l'homme, le terme allemand : "chez nous est roi (*König*) celui qui peut (*kann*), la force physique pure, *bruta vis*"¹⁵. Dans le même esprit, Seume dissertera sur le sens élargi de ποινή, "expiation" mais aussi plus simplement "satisfaction donnée", ou de τιμωρία, "aide" ou "punition"¹⁶.

Les citations représentent également un outil et une arme pour l'auteur. Ne parlons que des très classiques, qui pourraient ponctuer n'importe quel discours de l'époque tels que *vestigia terreant* ou *inter arma silent leges* et autres *difficile est satiram non scribere*. Il en est d'autrement importantes, le plus souvent anonymes, quelquefois longues de plusieurs phrases. Elles font alterner le latin et le grec qui reste majoritaire. Elles sont aussi parfois fortement organisées dans le texte autour de notions-force, qu'elles répètent en variant l'expression tout au long de l'œuvre sur un mode musical et lancinant. Il en est ainsi de la notion de "privilège", objet de la détestation de Seume : au latin *obstant privilegia, sanæ rationi sacrilegia*¹⁷ répondent des variations grecques, organisées autour des termes-clef de "Pleonexie, Pleonekten, Pleonektemata", que l'on retrouve à maintes reprises. Προτερήματα en est une variante : Προτερήματα ἁμαρτημάτων¹⁸ : "les privilèges sont autant de crimes". Πάντα προτερήματα τῶν κοινῶν

¹⁴ *Ibid.*, p. 254.

¹⁵ *Ibid.*, p. 200.

¹⁶ *Ibid.*, p. 223.

¹⁷ *Ibid.*, p. 280.

¹⁸ *Ibid.*, p. 309.

καρκινώματα avait déjà annoncé un passage précédent¹⁹, lui-même précédé d'un ἀτέλειαι καὶ προτερήματα τῶν πόλεων καρκινώματα²⁰.

Les citations peuvent toucher aux règles de l'art de gouverner en général. Ainsi quand est réfutée la phrase d'Aristote : Ἔστι δὲ ἀρχὴ ἡ μὲν τοῦ ἀρχοντος χάριν (...) : "il est deux formes de pouvoir, celui qui s'exerce au profit de celui qui gouverne et celui dont bénéficie le gouverné"²¹. Ainsi, à l'inverse quand est proclamé : Ἀνεύθυνον καὶ ἀζήτητον καὶ ἀνεξέταστον οὐδὲν ἔστιν τῶν ἐν τῇ πόλει : "toutes choses dans la cité sont soumises à la présentation d'un bilan, à l'examen et au contrôle"²². Bien entendu aussi, on trouvera des citations touchant à l'analogie entre le désastre de la société grecque et celui de l'allemande : Ἀπόλωλε τὰ κοινὰ (...) : "Ont sombré le sentiment de communauté, l'égalité, l'équité, la liberté, le bonheur. Partout règnent les avides (πλεονεκτοῦντες), tout est plein d'hommes prêts à offrir leurs lances aux tyrans, tout est peur et violence, lâcheté et ignorance"²³ ou encore τοῦτο τῆς ταπεινότητος (...) : "les flatteries des flatteurs et les privilèges des coquins ont complètement ruiné les États"²⁴.

Mais c'est à propos de la notion d'égalité, concept fondamental chez Seume, que se remarque le jeu le plus subtil et le plus complet d'exploitation du grec et parfois du latin, au milieu du discours allemand propre à l'auteur. Qu'on en juge plutôt : C'est à de véritables variations que nous assistons autour de la citation fondamentale, le "Ursatz" pourrait-on dire : τὸ ἴσον μόνον τὸ δίκαιον. Je n'en démordrais pas, semble nous dire l'auteur tant sont fréquentes les réapparitions et variantes de cette maxime. On en trouvera des traductions développées en allemand ("L'égalité est toujours la pierre de touche de l'équité et toutes deux constituent l'essence de la liberté")²⁵, des conséquences en latin, ainsi dans la pensée suivante :

On sait que Caton avait l'habitude de terminer tous ses discours au Sénat par la formule : *Praeterea censeo, Carthaginem esse delendam*. Combien plus de raisons aurait aujourd'hui tout homme de bien de terminer ses allocutions par ces termes : *Praeterea censeo, deleantur privilegia, privilegia deleantur- radicitus*²⁶.

Le lecteur rencontrera enfin un éloge paroxystique de la "phrase première", empruntée à Euripide :

τὸ ἴσον μόνον τὸ δίκαιον et encore mille fois τὸ ἴσον μόνον τὸ δίκαιον et si des millions de têtes devaient rouler τὸ ἴσον μόνον τὸ δίκαιον ! Au contraire, toute tête qui tombe est une nouvelle preuve à l'appui de cette maxime. Et si Euripide n'avait rien dit d'autre que ces trois mots, il mériterait l'éternité !²⁷

La "Préface à Plutarque" (*Praefatio*) reprend à son tour dans ses dernières phrases la même idée : Μόνον τὸ ἴσον τὸ δίκαιον, *sapienter dictum est ab antiquo* ; καὶ νόμος λέγεται ἀπὸ τοῦ τὰ ἴσα νέμειν ; *et sola illa aurea isonomia et isotimia*

¹⁹ *Ibid.*, p. 306.

²⁰ *Ibid.*, p. 265.

²¹ *Ibid.*, p. 231.

²² *Ibid.*, p. 265.

²³ *Ibid.*, p. 269.

²⁴ *Ibid.*, p. 271.

²⁵ *Ibid.*, p. 200.

²⁶ *Ibid.*, p. 246.

²⁷ *Ibid.*, p. 253.

*civitates pendere et stabilire et firmare et servare possunt*²⁸. Ici aussi l'étymologie sera venue à la rescousse.

Ces variations autour des valeurs essentielles entraînent des conséquences : des critiques, une satire vive contre les sociétés qui ne se conforment pas à cet idéal. C'est, pour le présent, la société traditionnelle allemande contre laquelle il n'a pas de mots assez durs, mais aussi Napoléon en qui, comme Klingler, il avait mis ses espoirs, en qui il voyait un Timoléon et qui s'est proclamé *autocrator*. On aura donc des parallèles historiques entre l'Antiquité et sa caricature napoléonienne. "*Sic volo sic jubeo ; stet pro ratione voluntas*", ordonnaient les dictateurs romains : "Je veux et cela sera!", répond en écho Bonaparte²⁹. "Bonaparte n'aime pas Cherubini : c'est normal ; cette musique est faite pour Marathon et non pour Austerlitz"³⁰. Ou encore : "Je préférerais être le dernier homme de Marathon plutôt que le premier du Granique, d'Actium ou d'Austerlitz"³¹.

Mais les critiques se portent aussi sur l'Antiquité elle-même et ce n'est qu'en apparence paradoxal. Certes il arrive à Seume de dire à quel point son enthousiasme est grand pour certaines périodes ("de Sardes à Platée"), certains hommes, mais il souligne toujours qu'il s'agit d'un bref âge d'or qui n'a pas été confirmé ensuite. La Guerre du Péloponnèse, relève-t-il, est le plus grand stigmate de l'histoire de l'humanité. L'esclavage est un scandale qui détruit tout le reste de l'édifice antique. Qu'on ait pu édicter des règles telles que *servus non habet caput*, est une insulte à toute l'humanité. En matière de politique, on distinguera donc entre les sentiments moraux cultivés par la meilleure Grèce, celle de Plutarque et les principes du droit grec qui sont, eux, détestables. *Ex Romanis et Graecis patriae et libertatis amor virtutis studium et gloria peti possunt ac debent; juris notiones ac primae regulae non eque*³². Pour le reste, comme il ose dire une fois : "Saint Spartacus, prie pour nous!"³³.

Ces critiques acerbes rejoignent celles exprimées par Klingler, on l'a vu. On pourrait y joindre telle phrase de Goethe en 1813, qui montre bien l'ambiguïté du vieil Olympien : "Les Grecs étaient amis de la liberté, certes, mais chacun seulement de la sienne propre ; il y avait donc de fourré dans chaque Grec un tyrannos à qui il manquait seulement l'occasion de se développer"³⁴. Tout ceci étant à replacer dans la tradition antique, relayée par Luther au début de *De servo arbitrio : Amicus Plato amicus Socrates sed praehonoranda veritas*.

Seume avait d'avance annoncé que de tels écrits étaient un pis aller ; sa préface à Plutarque se termine par un refus de se considérer comme un philologue de vocation, il présente — à quelques lignes de la fin de sa préface, affirmant crânement : "*Ad Plutarchum paucan*" — de simples notes de lecture, d'une lecture nécessitée par l'impossibilité de servir la patrie. Philologue philhellène par défaut, pourrait-on dire. "Vivre parmi les morts avec Thucydide, Tacite et Plutarque à Marathon ou à Salamine, est encore la plus honorable façon de vivre quand on vous interdit toute activité au bénéfice de la dignité et de la majesté de votre patrie", nous assure-t-il³⁵. Mais Seume était en même temps convaincu que son activité n'était pas entièrement vaine. Un poème latin des *Apocryphes* en témoigne :

²⁸ *Praefatio ad Plutarchum*. Les commentaires de Plutarque, dont on sait qu'ils étaient fortement satiriques et actualisés, ont été perdus en manuscrit. Seule la *Préface* a été imprimée en 1819 ; elle a été traduite en allemand en 1870. *Seumes Werke, op.cit.*, vol. 2, p. 342.

²⁹ *Apokryphen*, p. 314.

³⁰ *Ibid.*, p. 229.

³¹ *Ibid.*, p. 218.

³² *Ibid.*, p. 257.

³³ *Ibid.*, p. 230.

³⁴ J.-P. Eckermann, *Gespräche mit Goethe*, München 1949, p. 448.

³⁵ Seume, *Praefatio, op.cit.*, p. 343.

*Si ferro possem [...]
Sed quia non armis, possum contendere verbo
Vivus donec ero : littera scripta manet*³⁶.

Disons qu'à tout le moins l'effet de ces mots fut retardé. Censurés en 1811 par Göschen qui craignait pour sa peau (cf. le sort du libraire Palm) les *Apocryphes* ne paraissent intégralement qu'en 1818. La traduction allemande de la *Préface à Plutarque* est si explosive qu'on ne la traduit que dans l'édition de 1870. Elle est peut-être encore d'un certain efficace de nos jours ; elle le fut certainement dans le contexte de la Restauration : Napoléon tombé, ce traître à l'idéal égalitaire, il restait l'édifice social allemand tout entier comme objet de satire. On peut un instant relever que cette *Préface à Plutarque* fait partie d'un sous-ensemble de la littérature engagée : la fausse œuvre historique ou le commentaire actualisant, la parahistoire pourrait-on dire : c'est le cas de Seybold avec la suite de *l'Histoire Véritable de Lucien*, mais là c'est de la falsification d'une histoire déjà délibérément fausse. C'est le cas de B. G. Niebuhr qui traduit les *Discours* de Démosthène en 1811-1812 en faisant bien apparaître que Philippe est Napoléon et Démosthène le baron de Stein ; c'est le cas d'Antraigues inventant une *Traduction d'un fragment du 13ème livre de Polybe trouvé dans le monastère du Mont Athos*, où est inventé le discours d'Hannibal au Conseil d'État du roi Antiochus (contre la neutralité de la Prusse)³⁷, ce fut aussi hors Allemagne le cas de T. Barzoni qui, futur agent anglais, dans *I Romani nella Grecia*³⁸, campe en fait l'occupation illégitime de l'Italie par les Français. Mais il s'agit là de satires très liées à l'actualité alors que le texte de Seume garde son mordant et son actualité bien après la fin de la tourmente napoléonienne.

Quand les *Apocryphes* furent publiés pour la première fois, le temps allait bientôt tourner au philhellénisme que l'on connaît. Müller et Waiblinger, en Allemagne, font écho à Byron. Mais cet écho n'est pas simple imitation et il y a quelque chose de plus chez eux que dans Byron ou V. Hugo. Ou de moins ! De moins sentimental, peut-être si l'on considère par exemple le stoïcisme maçon joséphiste en milieu autrichien et italien : Grillparzer et Platen (à côté du lycée humboldtien et des rodomontades en pierre de Bavière : Walhalla et les pirouettes dynastiques de l'Athènes bavaroise). Avec une nuance : leur engagement sera différent : D'un côté, il y aura l'aventure dynastique, celle des Wittelsbach se faisant couronner rois de Grèce puis quittant Nauplie pour reconstruire Athènes à leur idée de l'Antiquité. De l'autre, chez Grillparzer ou chez Platen (donc jusque dans les années 30), et avant que le lycée néo-classique humboldtien ne s'identifie avec 1871 à l'aventure hégémonique prussienne), nous trouvons le maintien d'une tradition de la *Spätaufklärung*, joséphiste stoïque, celle-là même dont Seume fut l'exemple.

C'est sans doute là le premier des points qui pourraient nourrir une discussion ultérieure : la continuité de ce type-là d'engagement néo-classique en Allemagne, loin des divisions traditionnelles en : *Sturm und Drang*, classicisme et romantisme, dont Friedell, Wellek et Jaus ont fait litère depuis quelque temps.

Un deuxième point concernerait l'accent mis sur la matérialité de la présence de la langue autre dans le discours avec la question de ses fonctions : cryptique, emphatique, théorique, connotant *ipso facto* d'autres valeurs de contenu, politiques par exemple.

Troisième point : en politique — au-delà des conséquences habituellement relevées de l'anthropocentrisme et de l'autonomie, de la mesure — l'Antiquité, spécialement la grecque, véhicule des valeurs d'associativité, "girondines" (les amphictyonies), des valeurs aussi de contrastivité, de non-résolution des conflits (hors harmonie), ainsi chez Wieland avec les personnages féminins trouble-fête, comme dans *Aristippe*.

³⁶ *Apokryphen, op.cit.*, p. 315.

³⁷ Antraigues, *Traduction d'un fragment du 13ème livre de Polybe trouvé dans le monastère du Mont Athos*, s. I., 1805.

³⁸ T. Barzoni, *I Romani nella Grecia*, 3e éd., 1797 ; cf. aussi *I Cartaginesi*, 1805.

Enfin, le rapport qui peut exister entre l'exposé court, la brachylogie et des valeurs d'engagement clair, direct et temporaire. Un civisme du discours. Quant à l'engagement, il prend sa source même dans la cité grecque qui pour les Allemands ne connaît pas la neutralité.